

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 3 (1909-1910)  
**Heft:** 10

**Rubrik:** La musique en Suisse

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

neur et aux soli exécutés par le vaillant pianiste Gulli, une série de transcriptions orchestrales : *Marche funèbre*, orchestrée par Wood, deux *Etudes* de l'op. 25 et la *Polonaise* op. 53 par Mancinelli. Foule immense, applaudissements à chaque morceau, acclamations méritées pour Gulli. Quant aux arrangements, même très habiles, ils ne nous empêchent point de garder notre opinion que Chopin ne doit pas être sorti des limites du clavier, de l'instrument qu'il a su poétiser d'une manière si étonnante.

A propos de Chopin, disons que deux solennités commémoratives se préparent à Rome : l'une par les soins d'un comité italien-polonais, qui aura lieu dans la grande salle du *Collegio romano*, l'autre par l'Académie de Ste-Cécile qui ne manque jamais une occasion de rendre hommage aux grands artistes sous une forme vraiment digne d'eux.

On le voit, les attractions musicales ne manquent pas à Rome et les étrangers peuvent constater que de nombreux progrès ont été réalisés depuis quelques années. Espérons que ce ne sera pas là un simple *fuoco di paglia*.

IPPOLITO VALETTA.

---

## La Musique en Suisse.

---

### Suisse romande

---

#### Avis important aux artistes, aux sociétés de musique, aux organisateurs de concerts

La Direction de la « Vie Musicale » prie d'adresser dès ce jour les billets de concerts :

pour GENÈVE, à M. Edmond Monod, professeur, Boulevard de la Tour, 8;

pour NEUCHÂTEL, à M. Max-E. Porret, Dr en droit.

---

**Genève.** Dix concerts en une quinzaine, dont trois avec orchestre ! C'est à mon corps défendant que je serai bref.

L'air de Genève serait-il favorable à la composition ? On y fait en tous cas de fort bonne musique. Témoin la symphonie d'E. Bloch, dont je vous parlais il y a quinze jours, et le *Poème* pour violon et orchestre d'E. Jaques-Dalcroze, ainsi que la *Ballade* pour baryton et orchestre de J. Lauber, donnés tous deux au dernier concert d'abonnement. M. Jaques-Dalcroze sait parler à la fois à la foule et aux lettrés : l'intérêt qu'offrent aux connaisseurs la polyphonie, le phrasé, l'orchestration et la structure thématique de son *Poème*, cet intérêt ne faiblit pas un instant ; et en même temps l'inspiration en est si franche, la vie qui l'anime est si intense, la tendresse pénétrante y alterne si heureusement avec une force simple, avec des rythmes d'une puissance titanesque, — que l'auditeur même peu musicien est conquis et sous le charme. M. Jaques-Dalcroze ne croit pas que pour être personnel il soit nécessaire de parler une langue harmonique spéciale ; ses mélodies s'imposent d'elles-mêmes à la mémoire, et il n'abuse pas des mesures exceptionnelles (dans les développements, les changements fréquents de mesure n'ont en général pour but que d'assurer un phrasé normal). Et pourtant l'œuvre ne ressemble à aucune autre, elle est marquée au coin de la forte individualité de son auteur, elle nous fait vibrer à l'unisson des émotions fortes ou délicates de son âme d'artiste. Etre soi, c'est la meilleure manière d'être original, celle qui a le plus de chance de faire durer longtemps les œuvres. M. Robert Pollak a interprété le *Poème* en virtuose sûr de lui, en musicien consommé, en admirateur fervent de l'œuvre, en vrai artiste. Nous connaissions dès longtemps la fougue de son tempérament et le sérieux profond de sa conviction artistique : jamais il ne nous avait révélé comme cette fois-ci tout le charme atténué, toute la tendresse dont son coup d'archet est capable.

La *Ballade* de J. Lauber a souffert du voisinage immédiat du poème de Jaques-Dalcroze. Si elle l'avait précédé, l'effet en eût été autrement puissant. L'orchestration en est, comme il convient, moins éclatante, le charme plus discret. La première partie surtout (qui n'appelle pas la musique au même degré que la seconde) a pu paraître un peu monotone à ceux qui ne suivent pas avec attention le travail harmonique toujours si intéressant chez M. Lauber. La seconde partie est empreinte d'une poésie touchante, et je ne pense pas que personne soit resté insensible à la musique admirable qui précède et accompagne le dernier vers :

Träume, durch die das Leben rinnt.

L'interprète, M. Jung, est un excellent musicien, doué d'une voix de baryton très puissante, d'un timbre agréable, mais qui manque peut-être un peu de souplesse.

M. Stavenhagen a entouré d'un soin tout particulier l'étude de ces œuvres nouvelles, dont l'exécution, difficile surtout pour le poème de violon, a été extrêmement remarquable. L'ouverture annoncée de Chabrier a dû être remplacée par celle du *Freischütz*, quant à la *Symphonie* N° VI de Beethoven, elle a été charmante de franche simplicité, véritablement pastorale.

J'ai beaucoup regretté qu'une absence m'ait empêché d'assister à l'audition de l'*Enfance du Christ* de Berlioz (concert donné par la Société de chant du Conservatoire et la Chapelle Ketten réunies, avec le concours de quatre solistes et de l'orchestre de Lausanne, sous la direction de M. L. Ketten). Cette soirée a été un grand succès, notamment pour les chœurs. J'en ai reçu un compte-rendu écrit que je voudrais pouvoir reproduire en entier. « Le maestro Ketten, dit mon remplaçant, a su communiquer son enthousiasme à ses excellents chanteurs ; l'interprétation des chœurs fut vivante, expressive, et l'ensemble d'une magnifique sonorité ». Malgré les imperfections résultant du nombre insuffisant des répétitions, « la Marche nocturne, la Ronde des devins, l'intermède de la 3<sup>me</sup> partie, où la flûte de M. Giroud fit merveille, ont valu à l'orchestre sa part du succès général ». M<sup>me</sup> Bressler-Gianoli, de sa « voix si pure, a détaillé en excellente musicienne le rôle de Marie », et M. Plamondon a été à la hauteur de sa réputation de « parfait récitant, de chanteur de grand style ». Les deux basses, MM. Lequien et Bruinen « ont mis tout leur talent dans leurs rôles respectifs ».

L'acoustique de la salle de la Réformation est presque trop bonne. Aucune imperfection n'échappe, et il est malaisé de fondre en un tout harmonieux et doux les timbres de l'orchestre. En outre, M. Ehrenberg, pour se présenter au public genevois, en sa qualité de premier chef d'orchestre de l'Orchestre symphonique de Lausanne, avait fait choix des pages les plus connues de Wagner, celles à l'audition desquelles on a le droit d'être le plus difficile. Le jeune chef d'orchestre interprète avec beaucoup de chaleur et de vie, et ses gestes, qui ne sont pas toujours très heureux, révèlent un désir intense de rendre l'exécution expressive. M<sup>me</sup> Gerok-Andor, qui nous a chanté un air d'Elisabeth, le « rêve » d'Elsa, et les scènes finales de *Tristan* et du *Crépuscule des Dieux*, a elle aussi du tempérament ; sa voix, peu sûre dans le *pp*, et à laquelle les nuances moyennes paraissent inconnues, possède dans le *forte* une rondeur et un éclat très remarquables. Mais ces qualités ne suffisent pas pour interpréter dignement les œuvres de Wagner, surtout celles de la meilleure époque. La mort d'Yseult, par exemple, a été jouée et chantée *forte* tout le temps, à l'exception des six premières et des toutes dernières mesures, et presque sans nuances, à part le *crescendo* formidable de la fin. Or la partition est émaillée de *dolce*, de *pp*, de signes indiquant des fluctuations rapides d'intensité ; il suffit de lire les paroles et de songer à la situation pour s'apercevoir que c'est parodier cette page admirable que d'en faire un *grand air* d'opéra. Non, M<sup>me</sup> Gerok n'a rien d'une Isolde...

Je ne puis guère que mentionner les autres concerts. Je me réserve de parler une autre fois avec quelque détail du Quatuor Berber, qui est maintenant au nombre des meilleurs, et dont les séances sont suivies par un public de plus en plus nombreux.

J'ai entendu dire beaucoup de bien du récital de piano de M. Vladimir Cer-

nikoff, auquel la « Vie Musicale » n'avait pas été spécialement conviée (oubli ou malentendu sans doute) et auquel il m'eût été en tous cas impossible d'assister, car je prêtais moi-même ce soir-là mon concours à un concert de bienfaisance dont je ne vous imposerai pas le compte rendu.

Je parlerai des concerts-conférences de M. F. Choisy et de M<sup>lle</sup> Perrottet, séances fort instructives, quand le cycle sera arrivé à son terme.

La presse de tous les pays est unanime à célébrer les mérites de M. Ricardo Vinès, qui a enthousiasmé le public genevois dans son récital du 14 janvier. Je voudrais pouvoir lui consacrer un long article et dire pourquoi je le considère comme un des trois ou quatre plus grands pianistes actuels. Mais j'écrirais un volume que je ne saurais donner une idée des jouissances musicales profondes que m'a fait éprouver ce grand artiste au jeu simple, sans aucune prétention mesquine, dont la modestie rehausse encore le talent.

Au temple de St-Gervais, le 24 janvier, concert de MM. Ad. Rehberg et Faller, avec le concours de M<sup>me</sup> Kündig-Bécherat. Les lecteurs de cette revue connaissent le beau talent de M. Rehberg, et son jeu extrêmement expressif. Comme il sait faire pleurer son violoncelle! mais il abuse à mon gré, d'effets de ce genre. La sûreté technique et la simplicité du jeu d'orgue de M. Faller, sa registration variée et sobre à la fois m'ont beaucoup plu; dans l'accompagnement, il s'est beaucoup trop effacé, la voix et l'instrument n'étaient pas soutenus. M<sup>me</sup> Kündig a chanté d'une voix très agréable, ample et sans aucune dureté, avec un style bien approprié, la *Procession* de César Franck et l'*Agnus Dei* de Bizet.

Enfin, et pour clore ma longue chronique aux sons joyeux des cuivres, l'« Harmonie Nautique », sous la direction de M. Pieyre, s'est distinguée dans le concert donné le 23, au Victoria Hall. M<sup>lle</sup> Breitmayer, avec sa jolie technique de violon, et M. Johnny Aubert, dont le jeune talent pianistique est justement apprécié, ont beaucoup contribué au succès de ce concert.

EDMOND MONOD.

**La Chaux-de-Fonds.** Le grand événement de ce premier mois de l'année fut l'exécution de la *Symphonie fantastique*, et, si l'on en juge par les colonnes que les journaux de la localité ont consacrées au grand romantique français avant et après le concert, on peut presque parler d'une « semaine Berlioz ». Il faut dire que notre « National Suisse » a la chance de posséder un rédacteur épris des choses de l'art et qui comprend à merveille sa tâche d'éclaireur pour le moins autant que de critique. Et non seulement M. W. Mayr a écrit pour le programme des concerts d'abonnement une judicieuse analyse de l'œuvre complexe de Berlioz, mais encore il a préparé le public à son audition par deux grands articles intitulés : « Les déboires d'un artiste » et « Berlioz a-t-il été méconnu ? ». Voilà qui s'appelle faire de bel et bon ouvrage.

L'Orchestre de Berne, sous la direction de M. Pick, a donné de la symphonie une exécution aussi bonne que ses ressources le lui permettent. Trois fragments de la pantomime *Les petits riens* de Mozart, et le *Capriccio espagnol* de Rimsky-Korsakoff complétaient le programme un peu lourd, d'autant plus que M<sup>me</sup> Welti-Herzog, toujours fêtée, n'avait pas moins de trois grands airs : Beethoven, Verdi et Meyerbeer. Il y en avait... pour tous les goûts!

**Lausanne.** De la quinzaine précédente, un concert encore mérite de n'être point laissé dans l'oubli : le III<sup>me</sup> concert « classique » organisé à et par la Maison du Peuple, avec le concours de l'Orchestre symphonique, sous la direction de M. C. Ehrenberg, et de M. Henri Gerber. Très accaparé par les devoirs de son professorat au Conservatoire et à l'Ecole normale, cet excellent violoniste ne se fait plus entendre que bien rarement. On fut d'autant plus heureux de l'applaudir, dans l'un des concertos de Jos. Haydn récemment remis au jour par la maison Breitkopf et Härtel, celui en *ut* majeur avec accompagnement d'archets seulement et d'un clavecin d'orchestre. M. H. Gerber s'est fait en outre l'interprète émouvant, quoique ou parce que très sobre, des deux *Romances* de Beethoven. Le reste du programme, bien qu'entièrement « romantique » — Beethoven, Weber, Mendelssohn — était tout à fait de circonstance.



Rien de très remarquable à noter dans la série ininterrompue des mercredis du Casino Lausanne-Ouchy dont les programmes paraissent être davantage le résultat des circonstances que la réalisation d'un plan solide et bien arrêté. Pris en soi, chaque concert n'en est pas moins intéressant. C'est ainsi qu'on donna du russe très russe et moins russe : Rimsky-Korsakow, Glazounow et... Tchaïkowsky, bien encombrant et bien lassant, puis une nouvelle audition du *Rêve* d'Al. Dené-réaz et une exécution de l'« inachevée » de Fr. Schubert qui profita sans doute du travail minutieux accompli précédemment sous la direction de M. Ernest Bloch. Les solistes des dernières soirées, M<sup>lle</sup> N. de Stackelberg — la jeune pianiste que le Conservatoire s'est attachée et dont chacun apprécie le beau talent — et M<sup>lle</sup> Litvinne-Krivosof, contralto, peuvent se féliciter de l'accueil que le public leur fit. Elle doivent surtout se féliciter d'avoir été accompagnées comme elles l'ont été par l'orchestre et M. C. Ehrenberg qui révèle particulièrement dans ce rôle souvent difficile, toujours ingrat, ses talents de chef.

On a beaucoup apprécié aussi la façon très remarquable dont l'orchestre a secondé M<sup>me</sup> Welti-Herzog dans le grand air d'*Obéron*, au VII<sup>me</sup> et dernier concert d'abonnement dirigé par M. Ernest Bloch. A quoi cela servirait-il de proclamer une fois encore ici ce que tant d'autres ont dit de l'admirable cantatrice, preuve convaincante s'il en fut de ce que peut la perfection de la technique pour la conservation de la voix ? M<sup>me</sup> Welti-Herzog va, dit-on, se retirer de la scène et se propose de vivre en Suisse. Espérons que sa « dernière » tournée n'est dernière que par rapport à celles qui l'ont précédée, et que d'autres suivront ! Quant à l'orchestre, il n'a pas réussi à réunir tous les suffrages dans les exécutions de Gluck (ouverture d'*Iphigénie en Aulide*) et de Beethoven (V<sup>me</sup> symphonie); — mais il convient de se rappeler qu'à l'audition de telles œuvres le public apporte toujours un fonds d'impressions antérieures et, parfois, de préjugés difficiles à vaincre. Par contre le prélude à l'*Après-midi d'un faune* de Cl. Debussy a valu à M. Ernest Bloch un succès personnel considérable et qu'il faut attribuer non pas seulement à une certaine dose de snobisme, mais aussi à cette sensation très nette de l'équivalence absolue de l'interprétation et de l'œuvre. Je ne sache pas qu'il soit pour un chef une joie plus grande, ni un meilleur réconfort que cette sensation, au cours d'une carrière mêlée de beaucoup de difficultés et de déboires de tous genres.

G. H.

**Morges.** En une fête tout intime où l'émotion mélancolique d'un cher souvenir, celui d'un fils mort à la fleur de l'âge, se mêlait à la joie que procure l'accomplissement d'une belle œuvre, la Paroisse catholique vient d'inaugurer l'orgue dont M. I. Paderewski et M<sup>me</sup> Paderewska lui ont généreusement fait cadeau. Bien que la presse n'y fut pas conviée, on me permettra de dire ici l'esprit de franche et bienfaisante cordialité qui anima cette journée presque familiale. Aux éloges émus et reconnaissants que lui adressait M. le curé Tachet, l'illustre pianiste répondit en exprimant des regrets : « Mes ressources ne suffisent pas pour satisfaire les désirs de mon cœur, très grand par ses aspirations, très petit aussi car je l'ai sur la main... » Et ceci comme beaucoup d'autres choses, comme son amour profond, intense pour sa lointaine patrie, fut dit avec ce charme particulier, indéfinissable, qui émane de toute la personnalité de M. I. Paderewski.

Grâce au concours de M. W. Montilliet, le brillant organiste genevois, les offices offrirent un intérêt musical exceptionnel et l'on put admirer sans restriction la beauté de l'instrument construit par M. B. Tschanun, à Genève. L'orgue a neuf jeux répartis sur deux claviers manuels et un pédalier ; mais grâce à diverses transmissions et à des accouplements d'octaves, il offre des ressources multiples tant au point de vue de la puissance de l'ensemble que de la délicatesse des jeux pris isolément. Sur la façade de fort jolie apparence, cette inscription touchante et modeste :

CET ORGUE INAUGURÉ LE 23 JANVIER 1910  
A ÉTÉ OFFERT A LA PAROISSE CATHOLIQUE DE MORGES  
EN SOUVENIR D'ALFRED PADEREWSKI  
QUI A PRIÉ DANS CETTE ÉGLISE.

G. H.

**Neuchâtel.** Deux concerts depuis le commencement du mois, et deux concerts faisant partie de notre patrimoine musical neuchâtelois, voilà tout ce que j'ai à relater cette quinzaine. Il s'agit du troisième concert d'abonnement et de la troisième séance de musique de chambre. Nos organisateurs de Neuchâtel savent que nous sommes des gens d'habitude, faisant de la musique le jeudi soir ; aussi bien nous servent-ils régulièrement une séance de musique symphonique, puis huit jours après une soirée de musique de chambre, et cela tous les mois. C'est réglé comme du papier à musique, et les récitals d'artistes étrangers n'ont qu'une chose à faire, c'est de s'arranger avec les jeudis restant libres.

Neuchâtel, succursale de Lausanne pour les concerts symphoniques, accepte sans mot dire, les changements dans la direction de l'orchestre que vous subissez chaque année. Il a accueilli avec une égale faveur MM. Birnbaum, Cor de Las et Bloch. Les amateurs de musique goûtent fort du reste la manière dont ce dernier compose ses programmes ; celui du troisième concert avec la *Symphonie en si bémol* de Magnard, le *Prélude de Fervaal* de V. d'Indy et l'ouverture de *Khovanchitchina* de Moussorgsky, nous a introduit dans des genres de musique à nous peu familiers. A vrai dire, les impressions ont été partagées, et tandis que le chroniqueur d'un de nos quotidiens soupirait après la « cinquième » de Beethoven, le plus musicien de nos musicographes félicitait M. Bloch en attestant que « ce qu'il nous avait joué le mieux jusqu'à présent » c'était la symphonie de Magnard ; prenons la moyenne, si l'on veut, et l'on trouvera à peu près l'impression générale... Les vœux du premier sont du reste à la veille d'être exaucés, et le programme du prochain concert contient la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, ainsi que d'autres morceaux d'allures « classiques », dans le sens très large que les Allemands donnent à ce mot. La soliste du concert du 13 janvier était M<sup>me</sup> Ilona Durigo, une cantatrice de Budapest, que Neuchâtel a été seul à entendre cet hiver en Suisse, et qui fut la meilleure trouvaille de notre Comité. Cette artiste possède un vrai contr'alto, de ceux qui sont aussi rares que les vrais ténors : elle le manie avec une grande souplesse, passant avec aisance du style noble et tragique à des chants plus gais... Elle a été très vivement fêtée et rappelée.

Notre quatuor d'archets que j'entendais pour la première fois cet hiver, nous a donné, huit jours après, une excellente interprétation d'un quatuor en *si bémol* majeur de Mozart. Un changement au second pupitre de violon impose, paraît-il, à nos artistes, des études un peu plus soutenues ; mais leur interprétation et le résultat final ne font qu'y gagner, dans un genre où l'à peu près n'est pas admissible. Bien que leur préparation ait été quelque peu contrariée par un deuil douloureux, survenu chez un des artistes, les deux œuvres qui complétaient le programme, la sonate en *si mineur* pour piano et violon de Bach, et le quatuor N° 2 en *sol mineur* de Gabriel Fauré, pour piano et archets, ont dignement complété cette séance.

En perspective, nos amateurs ont un concert Lamoureux, donné « sous les auspices » de la Société de Musique. C'est là une formule assez singulière, M. C. Chevillard pouvant se passer de protecteur. La raison en est du reste tout occasionnelle... On se rappelle l'affaire Chaise. Cet adroit filou a laissé, il y a un an, des souvenirs cuisants dans la bourse de notre public musical. Ailleurs le public avait été remboursé par les agents intermédiaires ; ici nous avons eu la malchance d'acheter directement à « la Bodinière ». C'est pour ces raisons que l'impresario de l'orchestre Lamoureux a cru devoir s'assurer la « caution morale » du Comité de nos Concerts d'abonnement.

Dimanche 23 janvier, l'accord s'est fait entre le Comité central de la Société fédérale de chant et le Comité d'initiative de notre ville. Si la population y consent, nous aurons en 1912, à Neuchâtel, la Fête fédérale de chant. Alors que les autres villes suisses reculaient devant les souvenirs de 1905, Neuchâtel s'est demandé s'il n'y avait pas moyen, non pas de faire seulement en « plus petit », mais « autrement » qu'à Zurich : une exégèse approfondie des statuts et règlements a démontré à l'évidence que cela était non seulement possible, mais avait été expressément prévu par le « législateur ». Une réunion populaire aura lieu au courant de février... et si le débat toujours ouvert sur la Grande Salle n'aigrit pas les choses, la Fête de 1912 sera décidée d'ici à un mois.

MAX-E. PORRET.

## Suisse allemande.

**Saint-Gall.** On ne saurait guère imaginer un soir à Saint-Gall sans musique. Mais si, obligé de me restreindre, je passe sans autre les auditions de troisième et de quatrième ordre, je ne vois à mentionner au cours du mois écoulé que quelques concerts formant l'élément de notre mouvement musical.

Au concert d'abonnement du 13 janvier, la *Sinfonia en ré majeur* de Ch.-Ph.-Emmanuel Bach, la *IV<sup>me</sup>* de Mozart et l'ouverture d'*Obéron* de Weber encadraient les productions du bon violoniste J. Szigetti. Quelques jours plus tard, une autre violoniste, M<sup>lle</sup> Kœllreutter donnait, avec le concours de M. Albert Meyer et de la belle voix d'alto de M<sup>lle</sup> Arnold, de Bâle, un concert de musique de chambre d'autant mieux accueilli que nous n'avons pas, cet hiver, d'association de musique de chambre stable. Le « joyau » manque, et c'est fort dommage, puisque maintenant l'écrin est enfin là : une petite salle de la « Tonhalle » très appropriée à ce genre d'auditions.

C'est à la « Tonhalle » également, dans la grande et excellente salle, que se donnent maintenant les « Concerts populaires » de l'Orchestre. Nous avons eu successivement des soirées de musique allemande, italienne et française. et l'on ne saurait trop encourager la tendance à donner aux programmes, plus particulièrement des concerts destinés au peuple, une unité qui les éloigne de toute frivolité artistique et les élève au-dessus du niveau du trop fréquent « pot-pourri ».

**Zurich.** Les associations locales, en quelque sorte officielles, pourvoient si largement aux besoins musicaux de notre public, que les auditions privées ont grand peine à se faire une petite place au milieu de ce débordement d'œuvres sonores de tous genres : symphoniques, chorales et de musique de chambre. Faut-il s'en attrister ou s'en réjouir ? Il semble que cette canalisation de l'effort, endigué plutôt que disséminé — comme c'est trop souvent le cas en pays latin — soit, sinon toujours un agrément, du moins un avantage pour le développement de la culture artistique. Et notre public, du reste, ne s'en plaint pas.

Les Concerts d'abonnement ont continué leur cours avec un succès que justifient pleinement le talent et l'autorité avec lesquels M. Volkmar Andreae les dirige : après un concert « français » (Berlioz, d'Indy, Franck, Fauré, Saint-Saëns, — avec l'incomparable Risler comme soliste), un concert slave ou qui, du moins, devait l'être. Mais au dernier moment, M. Hugo Becker fut empêché et il ne resta de slave au programme que la partie symphonique (de Smetana *La Moldau*, et la *V<sup>me</sup>* de Tchaïkovsky). Personne ne s'en plaignit, car M<sup>me</sup> M.-L. Debogis remplaça au pied levé le violoncelliste manquant. Dans un air de Händel comme dans une série de mélodies de Liszt, G. Doret, Fauré, Chansarel et Debussy, elle se révéla cantatrice si parfaite, interprète si admirable que les applaudissements se prolongèrent bien au-delà des limites habituelles, exprimant avec la joie du public le désir d'un prochain revoir. Puis ce fut le tour de M. Henri Marteau : « Dans ma carrière de plus de mille concerts... », écrivait un jour le grand violoniste, et le millier doit grossir avec une rapidité extraordinaire, car s'il est un virtuose qui possède le don d'ubiquité, c'est bien celui-là. Avec l'aisance qui le caractérise en toutes choses, il va d'un pôle à l'autre, non seulement au propre, mais, ce qui est plus précieux encore, au figuré : Bach..., Jaques-Dalcroze (1<sup>er</sup> concerto). Dans l'un comme dans l'autre également grand, M. Henri Marteau ne fut pas moins remarquable dans la belle partie d'alto solo de l'étrange *Harold en Italie* de Berlioz. Enfin, au VI<sup>me</sup> concert de la saison, marqué par l'exécution trop rare de l'ouverture de *Simplicius* de Hans Huber, l'exquise pianiste qu'est M<sup>me</sup> Frieda Kwast-Hodapp joua avec un charme poétique et une intensité de vie insurpassables des *Variations d'après Paganini* de Brahms et le concerto d'Edv. Grieg.

Dans le domaine de la musique de chambre, la moisson n'est pas moins riche. Il semble que règne, cet hiver, une sorte de parti-pris (qui le reprocherait ?) de musique française : c'est le *Quatuor* de Debussy, c'est la *Sonate* pour piano et violoncelle, *op. 32* de Saint-Saëns, c'est le *Quintette* de Rob. Freund. Mais par ail-



leurs, nous avons entendu aussi les deux principales associations de musique de chambre de Francfort s. M., à peu de jours de distance. Le « Quatuor Rebner » se fit remarquer surtout dans l'*ut mineur* de Brahms, le « Quatuor Lange » dans l'op. 109, en *mi bémol majeur* de Max Reger.

Parmi les autres concerts, nombreux et souvent excellents, je rappellerai seulement celui dans lequel M. Volkmar Andreae donna, pour la première fois à Zurich, la II<sup>me</sup> symphonie de G. Mahler; celui de l'« Harmonie », sous la direction un peu jeune, mais combien musicale, de M. Othmar Schöeck et avec le concours de l'excellent baryton Rod. Jung. Et je passerais volontiers sous silence les auditions d'artistes plus ou moins virtuoses, plus ou moins musiciens, les Viviane Chartres, les Télémaque Lambrino, les Sigrid Karg-Elert (œuvres, du reste intéressantes en soi, pour harmonium Mannborg), si je ne voulais rappeler la soirée délicieusement romantique où, dans l'intimité créée par l'œuvre même, MM. Rod. Jung et Volkmar Andreae chantèrent, oui *chantèrent* de tout leur cœur ce cycle des *Magelonen-Lieder* qui est peut-être bien le chef-d'œuvre de Brahms.

## Echos et Nouvelles.

### SUISSE

⑥ **M. de Lacerda**, le remarquable chef d'orchestre du Kursaal de Montreux, a reçu du roi de Portugal le collier d'officier de l'ordre de St-Jacques de l'Epée, pour les sciences, les lettres et les arts. Cet ordre, un des plus estimés du royaume, ne compte que quarante officiers portugais et dix étrangers.

⑥ **Fribourg**. Le « Conservatoire de musique » a appelé aux fonctions de professeur de violon M. Hegetschweiler, de Bâle, sauf erreur, mais élève du fameux maître Sevcik, à Prague. Le jeune musicien était chaudement recommandé non seulement comme violoniste, mais comme artiste et interprète remarquable du répertoire de la musique de chambre. Tout en lui souhaitant la bienvenue, nous nous réjouissons de penser que son activité pourra exercer une influence excellente sur le mouvement musical de la ville.

⑥ **Genève**. Grâce aux efforts réunis d'un directeur du plus haut mérite et de l'excellent musicien qu'est le chef d'orchestre M. Henri Kamm, le Grand-Théâtre semble devoir s'élever peu à peu au rang d'une véritable institution d'art. M. Gustave Doret qui, de passage à Genève, assista à la dernière représentation de *Carmen* avec le concours de M<sup>me</sup> Bressler-Gianoli, résume ainsi son excellente impression :

« Et voilà que je passai une soirée délicieuse, une soirée où d'un bout à l'autre j'ai senti chez le chef d'orchestre et ses musiciens un respect absolu de la pensée de Bizet.

D'un bout à l'autre de la soirée, pas une faiblesse, pas une faute de goût, pas une de ces concessions honteuses, spécialités des interprètes « de traditions ».

Est-ce que le Théâtre de Genève aurait enfin trouvé un directeur digne de lui ?

M. Bruni connaît les difficultés à vaincre ; il n'ignore point les obstacles. Son esprit est clair, net et précis. Bien plus, M. Bruni sait la musique, il l'aime, il la respecte. Sa volonté, qui est forte, est de bien faire. Il se rend compte de la place que Genève musicale doit occuper dans le monde. La tâche à remplir est immense : il en connaît l'importance. Ce directeur en est plus convaincu que vous et moi. Si l'art est difficile, la critique est aisée. Que ceux qui délaissent le théâtre se rendent compte des responsabilités qu'ils encourent. La réalisation et le succès d'une œuvre d'art dépendra toujours de la collaboration du public. »

⑥ **Genève**. La création de *Siegfried* est définitivement fixée au mardi 15 février. Pour rehausser l'éclat de la soirée, M. C. Bruni s'est assuré le concours de M. Swolf, premier ténor du Théâtre de la Monnaie, qui chantera le rôle de Siegfried, et de M. Fabert, de l'Opéra, qui interprétera le rôle de Mime dont il est titulaire à l'Opéra de Paris. Le reste de l'interprétation réunira l'élite de la troupe : M<sup>mes</sup> Clément et Kate Cambon, MM. Rouard, Bruinen et Boussa.

⑥ « **Les Armaillis** », de Gustave Doret passeront à peu près en même temps au Théâtre royal de La Haye, où on les monte en ce moment, à Rotterdam et à Amsterdam.